

D22

R272

v. 9

1820-26

UNIVERSIDAD DE SANTIAGO DE LOS CABALLEROS
SANTIAGO DE LOS CABALLEROS



FONDO EMERITIO
VALVERDE Y TELLEZ



Universidad de Salamanca
Biblioteca

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS
DANS LES DEUX INDES.

LIVRE DIX-SEPTIÈME.

POSSESSIONS DES ÉTATS-UNIS DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

LA passion de lire dans l'avenir a été la fureur de tous les âges. Les entrailles des animaux, le sang des victimes, parurent à quelques peuples un moyen infaillible pour découvrir la destinée des empires. D'autres placèrent la science de la divination dans des songes, qu'ils se plaisaient à regarder comme les plus sûrs interprètes des volontés célestes. Des nations entières prétendirent par le vol des oiseaux, par d'autres présages aussi frivoles, forcer le sort à se déceler. Mais ce furent principalement les astres qu'on se plaisait à consulter. On croyait y voir tracées en caractères ineffaçables les révolutions plus ou moins importantes qui devaient agiter le globe. Ces rêveries n'avaient pas subjugué seulement le vulgaire ; elles prirent un égal ascendant sur les plus beaux génies.

9.

1

006607

Depuis que la saine philosophie a détruit ces chimères, on a donné dans un nouvel écueil. Une présomption trop commune a fait penser que rien n'était plus aisé que de déterminer par des combinaisons assez faciles ce qui devait arriver en politique. Sans doute il est possible à des esprits attentifs et réfléchis de prévoir quelques événements ; mais pour une conjecture heureuse combien d'erreurs !

Les îles britanniques sont plongées dans des flots de sang. Des factions, des sectes sans nombre s'y détruisent avec un acharnement dont les déplorables annales du monde ont rarement donné le funeste exemple. Qui pouvait conjecturer que les prospérités du nord de l'Amérique sortiraient du sein de tant de calamités ?

1.
Premières
expéditions
des Anglais
dans l'Amé-
rique septen-
trionale.

L'Angleterre n'était connue dans le Nouveau-Monde que par des pirateries souvent heureuses et toujours brillantes, lorsque Walter Raleigh forma le projet de faire entrer sa nation en partage des richesses prodigieuses qui, depuis près d'un siècle, coulaient de cet hémisphère dans le nôtre. La côte orientale du nord de l'Amérique attacha les regards de cet homme, né pour imaginer des choses hardies. Le talent qu'il avait de subjuguier les esprits, en donnant à tout ce qu'il proposait un air de grandeur, lui fit aisément trouver des associés à la cour et chez les négocians. La compagnie qui se forma sous l'appât de ses magnifiques promesses obtint du gouvernement,

en 1584, la disposition absolue de toutes les découvertes qui se feraient ; et, sans autre encouragement, elle expédia, dès le mois d'avril de l'année suivante, deux bâtimens qui mouillèrent dans la baie de Roénoque, qui fait aujourd'hui partie de la Caroline. Ceux qui les commandaient, dignes d'une confiance dont ils se sentaient honorés, montrèrent une complaisance sans bornes dans un pays où il s'agissait d'établir leur nation, et laissèrent les sauvages arbitres des échanges qu'ils leur proposaient dans le nouveau commerce qu'on allait ouvrir avec eux.

Tout ce que ces heureux navigateurs publièrent à leur retour en Europe sur la température du climat, sur la fertilité du sol, sur le caractère des habitans qu'ils venaient de connaître, encouragea la société qui les avait employés. Elle fit partir au printemps suivant sept navires, qui débarquèrent à Roénoque cent huit hommes libres, destinés à commencer un établissement. Une partie de ces premiers colons se fit massacrer par les sauvages qu'on avait outragés ; le reste, pour avoir négligé de pourvoir à sa subsistance par la culture, périsait de faim et de misère lorsqu'il lui vint un libérateur.

Ce fut François Drak, si distingué de la foule des navigateurs pour avoir, le premier après Magellan, fait le tour du globe. Le talent qu'il avait montré dans cette grande expedition le fit choisir par Elisabeth pour humilier Philippe II dans la

partie de ses vastes possessions dont il abusait, pour troubler la tranquillité des autres peuples. Peu d'ordres furent jamais mieux exécutés. Santiago, Carthagène, San-Domingo, plusieurs autres places importantes, un grand nombre de riches vaisseaux devinrent la proie de la flotte anglaise. Ses instructions portaient qu'après ses opérations elle irait offrir à Roénoque les secours dont on y aurait besoin. Le désespoir les fit rejeter par le petit nombre de malheureux qui avaient échappé à des infortunes de tous les genres. Ils demandèrent pour toute grâce d'être ramenés dans leur patrie; et la complaisance qu'eut l'amiral de souscrire à leur demande rendit inutiles les dépenses qui avaient été faites jusqu'à cette époque.

Cet événement imprévu ne découragea pas les associés. Ils firent successivement quelques faibles expéditions dans la colonie. On y voyait, en 1589, cent quinze personnes des deux sexes assujetties à un gouvernement régulier, et suffisamment pourvues de tout ce qui était nécessaire pour leur défense, pour la culture et pour le commerce. Ces commencemens donnaient des espérances; mais elles se perdirent dans le chaos et la disgrâce où se précipita Raleigh, entraîné par les caprices d'une imagination ardente. La colonie, privée de l'appui de son fondateur, tomba dans un profond oubli.

Il y avait douze ans qu'on l'avait entièrement

perdue de vue lorsque Gosnold, l'un des premiers associés, résolut, en 1602, de la visiter. Son expérience dans la navigation lui fit soupçonner qu'on n'avait pas connu jusqu'alors la route qu'il fallait tenir, et qu'en prenant par les Canaries, par les îles Caraïbes, on avait inutilement allongé le voyage de plus de mille lieues. Ses conjectures le déterminèrent à s'éloigner du sud et à tourner à l'ouest. La tentative lui réussit; mais, en arrivant sur les côtes d'Amérique, il se trouva plus au nord que tous ceux qui l'avaient précédé. La contrée où il aborda, enclavée depuis dans la Nouvelle-Angleterre, lui fournit une grande abondance de belles pelleteries, avec lesquelles il regagna l'Europe.

La rapidité, le succès de cette entreprise, firent impression sur les négocians anglais. Plusieurs se réunirent, en 1606, pour former un établissement dans le pays que Gosnold venait de découvrir. Leur exemple réveilla dans quelques autres le souvenir de la colonie de Roénoque. Il y eut alors deux associations privilégiées. Comme le continent où elles devaient exercer leur monopole n'était connu en Angleterre que sous le nom général de *Virginie*, l'une fut appelée compagnie de la Virginie méridionale, et l'autre compagnie de la Virginie septentrionale.

La chaleur qui s'était manifestée dans les premiers jours ne tarda pas à se refroidir. Il y eut entre les deux corps plus de jalousie que d'ému-

lation. Quoiqu'on leur eût accordé le secours de la première loterie qui ait été tirée en Angleterre, leurs progrès furent si lents, qu'en 1614 on ne comptait que quatre cents personnes dans les deux établissemens. L'aisance qu'exigeaient les mœurs simples du temps était alors si générale en Angleterre, que le désir de s'expatrier pour courir après la fortune ne tentait personne. C'est le sentiment du malheur qui dégoûte les hommes de leur patrie plus encore que l'amour des richesses. Il fallait une fermentation extraordinaire pour peupler même un excellent pays. Elle arriva. Ce fut la superstition qui la fit naître du choc des opinions religieuses.

II.
Les guerres
de religion
qui déchirent
l'Angleterre
peuplent le
continent de
l'Amérique.

Les Bretons eurent pour leurs premiers prêtres ces druides si fameux dans les annales de la Gaule. Pour jeter un voile imposant sur les cérémonies d'un culte sauvage, ses mystères ne se célébraient jamais que dans des réduits obscurs, et le plus souvent dans des bocages sombres, où la peur enfante des spectres et des apparitions. Il n'y avait qu'un petit nombre d'initiés qui possédassent la doctrine sacrée : encore ne leur était-il permis de rien écrire sur cet important objet pour n'en pas mettre les secrets sous les yeux d'un profane vulgaire. Les autels d'une divinité redoutable étaient ensanglantés de victimes humaines ; ils étaient enrichis des plus précieuses dépouilles de la guerre. Quoique la terreur des vengeances célestes fût l'unique gardienne de ces trésors, ils

furent toujours respectés par la cupidité, qu'on avait eu l'art de réprimer par le dogme fondamental de la transmigration éternelle des âmes ; dogme si naturel à tous les esprits qui craignent ou espèrent une autre vie ! La principale autorité du gouvernement résidait dans les ministres de cette religion terrible, parce que l'empire de l'opinion est le plus puissant de tous et le plus constant. L'éducation de la jeunesse était dans leurs mains ; et c'est par ce premier âge qu'ils s'emparaient de toute la vie de l'homme. Ils connaissaient des affaires civiles et criminelles, et décidaient aussi souverainement des querelles des états que des contestations des citoyens. Quiconque osait résister à leurs décrets n'était pas seulement exclu de toute participation aux divins mystères, mais était encore banni de la société des hommes. C'était un crime, un opprobre de le fréquenter. Irrévocablement privé de la protection des lois, la mort seule pouvait mettre fin à ses infortunes. L'histoire des superstitions humaines n'en offre aucune qui ait pris un aussi fier ascendant que celle des druides. Ce fut la seule qui mérita d'armer contre elle la rigueur des Romains ; tant les druides opposaient de force à la puissance de ces conquérans.

Cependant cette religion avait beaucoup perdu de son pouvoir lorsque le christianisme la fit entièrement disparaître au septième siècle. Les peuples du nord, qui avaient envahi successivement